

AUTOPSY
WHITECHAPEL

Titre original : *Stalking Jack The Ripper*
© 2016 by Kerri Maniscalco.

Cet ouvrage a été réalisé par les Éditions Milan
avec la collaboration d'Ingrid Pelletier.
Mise en pages : Pascale Darrigrand
Illustrations de couverture : Guillaume Morellec

Pour l'édition française :
© 2017 Éditions Milan
1, rond-point du Général-Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9, France
Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.
ISBN : 978-2-7459-7900-1
editionsmilan.com

KERRI MANISCALCO

AUTOPSIE
WHITECHAPEL

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Emmanuelle Pingault

•
MILAN

*Il y aura du sang ; on dit
que le sang veut du sang.*

Macbeth, acte III, scène 4
William SHAKESPEARE

CHAPITRE I
INCISION PRÉLIMINAIRE

LABORATOIRE DU DOCTEUR JONATHAN WADSWORTH,
HIGHGATE, LONDRES
30 AOÛT 1888

Je plaçai le pouce et l'index sur la chair glacée pour tendre la peau au-dessus du sternum, comme mon oncle me l'avait montré.

Il était crucial de réussir la première incision.

Je pris mon temps pour positionner le métal sur la peau, adopter le bon angle afin de tailler proprement. Je sentais que mon oncle m'observait par-dessus, étudiait tous mes gestes, mais je restai concentrée sur ma lame.

D'un geste sûr, je fis glisser le scalpel, de l'épaule au sternum, en veillant consciencieusement à l'enfoncer au maximum. Mes sourcils tremblèrent, le temps que je reprenne une expression impassible. La chair humaine était plus facile à trancher que je ne le croyais. Cela n'avait rien de très différent d'avec la découpe d'une côte de porc que l'on s'apprête à griller ; cette idée aurait dû me troubler.

Une odeur douceâtre et écœurante s'éleva au-dessus de l'incision. Le cadavre n'était pas des plus frais. Depuis un certain

temps, je me demandais si nos dépouilles nous étaient toujours fournies selon des procédures légales. Je regrettais d'avoir refusé l'appareil respiratoire que mon oncle m'avait proposé.

Des volutes de buée m'échappèrent mais je me retins de frissonner. Je reculai pour examiner mon travail, mes chaussures écrasant la sciure. La plaie saignait à peine. Le sang figé était trop épais pour former un filet rouge, et trop anonyme pour me faire vraiment peur. Si l'homme avait été mort depuis moins de trente-six heures, son sang aurait jailli sur la table puis coulé par terre, où la sciure l'aurait absorbé. J'essuyai la lame sur ma robe, où elle laissa un trait noirâtre.

Oui, c'était une belle incision.

Alors que je préparais la suivante, mon oncle leva la main pour m'arrêter. Je me mordis la lèvre, fâchée d'avoir déjà omis une étape de sa leçon.

Brouillé avec mon père depuis des lustres – sans que ni l'un ni l'autre n'avouent pourquoi –, mon oncle hésitait à me garder en apprentissage. Faire une bêtise n'allait pas jouer en ma faveur, surtout si je voulais assister aux cours du lendemain matin.

– Un instant, Audrey Rose, dit-il en me retirant la lame souillée.

Une odeur forte se répandit et se mêla à celle des organes en décomposition. Mon oncle décapsula un flacon de liquide transparent et en imbiba un chiffon. Les antiseptiques occupaient une place centrale dans son laboratoire souterrain. J'aurais dû me souvenir d'essuyer mon scalpel.

Je n'allais pas répéter cette erreur.

Dans la cave, plusieurs autres corps étaient alignés le long du mur, leurs membres pâles et raides comme des branches enneigées. Nous allions y passer la nuit si je n'accélérais pas, et Papa, le très honorable lord Edmund Wadsworth, appellerait Scotland Yard si je tardais à rentrer.

Il était assez haut placé pour qu'on lance une troupe à ma recherche.

Mon oncle reboucha le phénol et me tendit un autre scalpel, qui ressemblait à un couteau de table. La pointe était encore plus tranchante que celle du précédent. Avec cet outil stérilisé, je répétai la même incision sur l'épaule opposée, puis je descendis la lame, en m'arrêtant juste au-dessus du nombril.

Mon oncle ne m'avait pas prévenue qu'il serait difficile de longer la cage thoracique. Je lui jetai un regard, mais il examinait le corps avec ardeur.

Parfois, la noirceur de son regard me terrifiait plus que les morts que nous débitions.

– Tu devras briser les côtes pour atteindre le cœur.

Il avait du mal à se retenir d'opérer lui-même. Les cadavres lui tenaient compagnie presque chaque soir, aussi passionnants que des livres d'étude ; il adorait les disséquer, découvrir les secrets gravés sur leur peau et leurs os. De peur que son obsession abrège ma leçon, je rompis la cage thoracique, exposant le cœur et le reste des viscères.

Une odeur fétide m'arriva en pleine figure et, malgré moi, je reculai, une main plaquée sur la bouche. Mon oncle attendait cet instant. Il avança mais, sans lui laisser le temps de me pousser, je plongeai les mains dans l'abdomen et fouillai du bout des doigts les membranes spongieuses jusqu'à trouver ce que nous cherchions.

Armée de courage, je tirai sur le foie puis repris l'outil que mon oncle me tendait. En quelques coups de lame, d'une main sûre, l'organe fut sectionné.

Je le lâchai sur un plateau prévu à cet effet, où il glissa avec un bruit sourd. Je me retins d'essuyer mes mains sur ma robe. Charger les domestiques de laver une petite tache, pourquoi pas, mais le sang gluant et le mucus qui me couvraient les

main, c'était autre chose. Nous ne pouvions pas nous permettre de faire fuir de nouvelles bonnes, et mon oncle ne tenait pas à alimenter les rumeurs. Trop de gens le prenaient déjà pour un fou.

– D'après les indices médicaux, comment dirais-tu que cet homme est mort, ma nièce ?

Le foie était en piteux état, strié de cicatrices qui ressemblaient à des rivières asséchées. Je devinai que cet individu avait beaucoup bu.

– On voit ici qu'il a succombé à une cirrhose, répondis-je en désignant les lésions. Son foie était impotent depuis un certain temps, il me semble. (Je le contournai pour lui soulever la paupière.) Ses yeux jaunâtres confirment mon hypothèse : il mourait lentement depuis plusieurs années.

J'en revins au foie et fis une coupe transversale pour prélever un échantillon à étudier au microscope, que je rinçai avant de le mettre dans un flacon d'alcool. Il me restait à l'étiqueter et à le poser sur l'étagère. Il était important de référencer précisément chaque pièce lors d'une autopsie.

Mon oncle hocha la tête.

– Bien. Oui, très bien. Et qu'est-ce...

La porte du laboratoire claqua contre le mur, révélant une silhouette masculine. Je ne pus ni le dévisager ni deviner son âge, car son chapeau était profondément enfoncé sur sa tête et son pardessus frôlait le sol ; en tout cas, il était grand. Malgré moi, je reculai d'un pas, espérant que mon oncle sortirait une arme, mais il ne semblait pas autrement impressionné.

L'homme fit comme si je n'étais pas là, concentré sur mon oncle.

– Je suis prêt, docteur.

Sa voix suave suggérait qu'il était jeune. Je levai un sourcil, intriguée par le projet qui impliquait un étudiant et mon oncle.

– Déjà ? dit celui-ci.

Il consulta l'horloge, regarda le corps étendu sur la table puis se tourna vers moi. J'ignorais qui était ce garçon impoli et à quoi il était prêt mais, à une heure pareille, cela ne me disait rien de bon. Mon oncle se frotta le menton. Au bout d'une éternité, il s'adressa à moi avec un regard grave.

– Sauras-tu recoudre le corps toute seule ?

Je me redressai en écartant les épaules.

– Bien entendu.

Il était absurde de me croire incapable de mener cette opération alors que je venais de fouiller les viscères du défunt. Ce serait au contraire la plus simple des tâches.

– Selon tante Amelia, je suis une bonne couturière, ajoutai-je.

Évidemment, en disant cela, elle pensait aux points de broderie et non aux points de suture.

– Et puis, je me suis entraînée sur une carcasse de sanglier, cet été. Je n'ai eu aucun mal à y enfoncer mes aiguilles. Cela ne devrait pas être très différent.

La silhouette sombre toussota d'un rire à la fois agaçant et charmant. Je restai silencieuse, alors qu'au fond, j'enrageais. Je n'avais rien dit de drôle. Que l'on couse de la peau ou du lin, l'expérience comptait plus que les outils.

– Parfait.

Mon oncle passa un pardessus noir et tira d'une boîte placée sous son bureau un objet que je ne pus voir.

– Tu peux recoudre le corps. Pense à verrouiller le sous-sol, en partant.

Le jeune homme disparut dans l'escalier sans un regard, et je fus heureuse de le voir partir. Mon oncle s'arrêta devant la porte, tapotant nerveusement le cadre avec ses doigts marqués de cicatrices.

– Mon cocher te ramènera chez toi quand tu auras fini, dit-il.
Laisse les autres spécimens pour demain après-midi.

– Attendez, mon oncle ! (Je contournai la table d'examen.) Et la leçon de demain ? Vous avez promis de me répondre aujourd'hui.

Il se tourna vers le cadavre éviscéré puis revint vers moi. Impatiente, je le vis réfléchir intensément, chercher mille et une raisons de refuser que j'assiste à son cours de médecine légale.

La bienséance étant le cadet de ses soucis.

Mon père l'aurait mis en pièces s'il avait su que je prenais des leçons.

Oncle Jonathan soupira.

– Tu viendras habillée comme un garçon. Et si je t'entends prononcer ne serait-ce qu'un mot, ta première séance sera aussi la dernière. Entendu ?

J'opinaï vivement.

– C'est promis. Je serai muette comme une tombe.

– Ah..., soupira mon oncle en enfonçant son chapeau. Une tombe parle à qui sait l'entendre. Tu devras être encore plus muette.

CHAPITRE 2

VENGEANCE PAR LE SANG

HARROW SCHOOL,
ÉCOLE PRIVÉE DE GARÇONS, LONDRES
31 AOÛT 1888

Selon mon oncle, la perte de sang avait été plutôt modeste, pour une lacération de la gorge aussi violente.

J'avais du mal à suivre la reconstitution du crime atroce qui avait eu lieu ce matin-là, et mes notes étaient plutôt confuses, comme mes idées. Il longea l'estrade, au centre de la tribune, ses yeux bleu pâle croisant un instant les miens.

– Dites-moi, jeunes gens... Que peut-on déduire du fait que le sang trouvé sous le corps avait déjà coagulé? Mieux encore : puisqu'il y en avait à peine un quart de litre, qu'est-ce que cela indique sur le décès de la victime?

Je brûlais d'envie de crier la réponse. Pourtant, je restai assise sagement, les lèvres serrées, mon chapeau sur le front. Pour cacher ma frustration, je me mis à étudier le visage de mes compagnons de classe. J'en soupirai intérieurement. La plupart avaient un teint d'artichaut et semblaient prêts à vomir. Je voyais mal comment ils trouveraient la force de disséquer un cadavre.

Je grattai discrètement le sang qui avait séché sur mes cuticules en songeant à l'impression que j'avais ressentie quand j'avais soulevé un foie à deux mains, et en imaginant quelle nouvelle sensation la séance du jour me réservait.

Un garçon brun – les cheveux bien peignés, le costume bien repassé – leva la main, raide comme une flèche. Ses doigts étaient tachés d'encre comme s'il s'était concentré sur ce qu'il écrivait au point d'oublier tout raffinement. Je l'avais déjà observé un peu plus tôt, fascinée par sa manière méthodique de prendre des notes. C'était un étudiant quasiment maniaque – détail que je ne pouvais m'empêcher d'admirer.

Mon oncle lui fit un signe du menton. Le garçon s'éclaircit la voix et se leva, les épaules droites, pour se tourner vers la salle et non vers mon oncle.

Je plissai les yeux. Il était plutôt grand. Il commença, d'un ton presque plat :

– Il est évident, je crois, que notre meurtrier a proposé à la défunte d'accomplir des actes illicites afin de l'attirer vers un lieu privé, à moins qu'il ne l'ait tuée par surprise, profitant de son état d'ébriété pour l'attaquer par-derrière.

Je ne l'aurais pas juré, mais sa voix ressemblait à celle du visiteur nocturne que j'avais entendu dire quelques mots la veille. Je me penchai vers lui, comme si cela pouvait éclairer mon esprit.

Oncle Jonathan se racla la gorge pour faire taire ce jeune arrogant et s'assit derrière son bureau. Je souris. Me déguiser en garçon avait des avantages. Il était gêné qu'on parle de prostituées devant moi, mais là, il ne pouvait faire taire personne.

Il sortit d'un tiroir une paire de lunettes qu'il essuya sur sa veste en tweed avant de la poser sur son nez. Il se pencha et demanda :

– Qu’est-ce qui vous fait croire que notre victime a été attaquée par-derrière, Thomas, alors que, selon la plupart de mes collègues, elle était déjà étendue au moment de l’attaque ?

Je les regardai tour à tour, étonnée que mon oncle l’ait appelé par son prénom. Cette fois, j’étais presque certaine qu’il s’agissait du garçon de la veille. Thomas fronça les sourcils.

Ses yeux brun doré équilibraient parfaitement son visage anguleux, comme s’il avait été peint par Léonard de Vinci. J’aurais bien voulu avoir des cils aussi épais que les siens. Son menton carré lui donnait une allure ferme et déterminée. Son nez fin et noble permettait à son visage d’afficher en permanence une expression attentive. S’il n’avait pas été aussi conscient de son intelligence, il aurait été plutôt séduisant, me sembla-t-il.

– Comme vous l’avez dit, docteur, la victime a eu la gorge tranchée de gauche à droite. Partons du fait que la plupart des individus sont droitiers ; puisque la coupure suit une ligne descendante, et à condition que l’assaillant soit bien droitier, on peut imaginer que le moyen le plus simple pour lui de faire ce geste consistait à se placer derrière elle.

Thomas attrapa l’étudiant assis près de lui et le força à se lever pour démontrer son propos. Les pieds de la chaise crissèrent sur le carrelage quand le garçon tenta de se libérer, mais Thomas le tenait aussi fermement qu’un boa constrictor serre sa proie.

– Il a probablement placé son bras gauche en travers de la poitrine de la femme pour la traîner vers lui, comme ceci. (Il retourna l’autre élève.) Peut-être lui a-t-il murmuré quelques mots à l’oreille afin de la dissuader de crier. Car, rappelons-le, personne n’a rien entendu. Ensuite, il lui aura tranché la gorge. Une première fois debout, et deux fois tandis qu’elle tombait, avant qu’elle comprenne ce qui se passait.

Ayant ainsi simulé une quasi-décapitation, Thomas lâcha le garçon et l'enjamba pour rejoindre sa chaise et reprendre son air détaché.

– L'étude des jets de sang dans un abattoir montrerait probablement un cycle inverse, les animaux étant le plus souvent abattus la tête en bas.

– Ha !

Mon oncle claqua des mains avec tant de force que le bruit résonna dans toute la salle.

Sa réaction me fit tressaillir, et la plupart des élèves sursautèrent eux aussi sur leur chaise. Indéniablement, le meurtre inspirait à mon oncle une véritable passion. En tapant du poing sur la table, il demanda d'un ton de défi :

– Dans ce cas, pourquoi le sang ne s'est-il pas répandu sur la partie supérieure de la barrière ? Une fois tranchée, la jugulaire aurait dû projeter du sang au rythme des palpitations. Renseignez-vous auprès des experts médicaux qui étaient présents sur place.

Thomas hocha la tête comme s'il s'attendait à cette question.

– C'est très simple, figurez-vous : la victime portait un foulard qui a fini par tomber. À moins que le meurtrier ne s'en soit saisi pour essayer sa lame. Peut-être est-ce un névrosé.

Le silence s'abattit sur la salle, le temps que l'image se forme dans les esprits. Mon oncle m'avait appris à me débarrasser de mes émotions pour étudier les crimes, mais il était cruel de comparer une femme à un animal en route vers l'abattoir.

Même si elle ne faisait plus partie de la bonne société.

Je déglutis avec peine. Thomas avait une façon troublante d'expliquer les actes du meurtrier et d'effacer ses sentiments quand cela l'arrangeait. Il fallut plusieurs secondes à mon oncle pour lui répondre, mais quand il parla, il souriait comme un dément, ses yeux étincelant comme des braises ardentes.

Je ne pus m'empêcher d'en ressentir de la jalousie. Je n'aurais pas su dire si j'en voulais à mon oncle de paraître séduit par quelqu'un d'autre, ou si je regrettais de ne pas pouvoir débattre avec ce garçon agaçant. De tous les élèves présents, il était le seul que la violence de la scène ne faisait pas flancher. La peur ne servait pas la justice – ce garçon en semblait conscient.

Je secouai la tête pour effacer ces pensées et suivre la leçon.

– Beau talent de déduction, Thomas. Comme vous, je crois que notre victime a été assaillie par-derrière en station debout. Le couteau mesurait probablement entre quinze et vingt centimètres de long.

Il marqua une pause, le temps de mimer. Je me sentis mal à l'aise. L'arme était comparable au scalpel que j'avais utilisé la veille au soir. Mon oncle s'éclaircit la voix.

– Quant à la coupure saccadée qui traverse l'abdomen, je pense qu'elle a été infligée *post mortem*, là où l'on a découvert le corps. J'irais même jusqu'à avancer que notre meurtrier a été dérangé, et qu'il n'a pas eu ce qu'il comptait prélever. J'ai aussi dans l'idée qu'il est soit gaucher, soit ambidextre, en raison d'un autre élément que je ne vous ai pas encore montré.

Un élève du premier rang leva une main tremblante.

– Que voulez-vous dire ? Que comptait-il emporter ?

– Fasse le ciel que nous ne l'apprenions jamais, répondit mon oncle d'un ton sinistre.

Il tortilla la pointe de sa moustache blanchâtre, comme souvent quand il se perdait dans ses pensées. Il s'apprêtait à dire quelque chose de désagréable. Il laissa tomber sa main et se replaça derrière le pupitre.

Sans m'en rendre compte, j'avais serré les bords de mon siège au point de me blanchir les articulations. Je détendis les doigts, juste un peu.

– Pour enrichir cette leçon, je vais dévoiler ma théorie, reprit mon oncle en regardant une fois de plus l’auditoire. Je pense qu’il voulait prélever des organes. Les inspecteurs principaux, toutefois, ne partagent pas mon opinion sur ce point. J’espère qu’ils ont raison.

Pendant que s’ouvraient des discussions sur cette théorie, je copiai les croquis anatomiques qu’il avait tracés sur le tableau, au début de la leçon, afin d’y voir plus clair. Mes cahiers étaient pleins de dessins de porcs, de grenouilles et de rats disséqués, et même d’images plus pénibles : des intestins et un cœur. Autant d’images devant lesquelles une jeune fille rangée ne devait pas s’attarder. Mais je ne savais pas maîtriser ma curiosité.

Une ombre obscurcit ma feuille. Je devinai que c’était celle de Thomas avant même qu’il ouvre la bouche.

– Il vaudrait mieux projeter l’ombre du côté gauche du corps, sinon on risque de la prendre pour une tache de sang.

Je me raidis, mais mes lèvres restèrent serrées, comme si un croque-mort insensé les avait cousues. Des flammes brûlaient sans bruit sous ma peau. Je m’en voulus de réagir ainsi face à ce garçon désobligeant. Thomas continua de critiquer mon travail.

– Franchement, vous devriez effacer ces bavures. La lumière du réverbère n’arrivait pas sous cet angle. Vous avez faux sur toute la ligne.

– Franchement, vous devriez vous occuper de vos affaires.

Je fermai les yeux en me grondant silencieusement. Jusqu’alors, j’avais réussi à me taire et me tenir à l’écart. Désobéir pouvait me coûter ma place.

Consciente qu’il ne faut jamais trahir sa peur devant un chien qui attaque, je soutins fermement le regard de Thomas. Un léger sourire fit remonter le coin de ses lèvres, et mon cœur s’affola comme un cheval qui traverse Trafalgar Square au

galop. Puisque ce garçon n'était qu'un vantard bouffi d'orgueil, j'en conclus que mon cœur avait des palpitations nerveuses, et rien d'autre. J'aurais préféré plonger dans un bain de formol que me faire renvoyer à cause de ce triste individu.

Même s'il était beau garçon.

– J'apprécie vos remarques, soufflai-je entre mes dents de la voix la plus grave possible, mais j'aimerais que vous me laissiez travailler.

Ses yeux pétillèrent comme s'il venait de découvrir un secret follement drôle. J'étais une souris entre les pattes d'un chat trop malin.

– Certainement, monsieur... ?

Sa manière de prononcer « monsieur » écartait tout malentendu : il avait compris que je n'étais pas un garçon et acceptait de jouer le jeu, pour une raison mystérieuse. Sa mansuétude me détendit et je baissai encore la voix pour qu'il soit le seul à m'entendre, affolée à l'idée que nous partagerions un secret.

– Wadsworth, murmurai-je. Je m'appelle Audrey Rose Wadsworth.

Un éclair lui traversa le visage et son attention se porta vers mon oncle, toujours absorbé par une discussion ardente. Il me tendit la main et je la serrai sans enthousiasme, espérant que ma paume ne trahisse pas ma nervosité.

Avoir un camarade de cours serait peut-être agréable.

– Il me semble que nous nous sommes croisés hier soir, hasar-dai-je avec une pointe d'audace.

Voyant les sourcils de Thomas se froncer encore, je perdis ma certitude toute neuve.

– Dans le laboratoire de mon oncle ?

Ses traits devinrent plus sombres.

– Mille excuses, mais je ne vois pas. Je ne vous ai jamais parlé.

– Nous n'avons pas vraiment parlé...

– Ravi de faire votre connaissance, Wadsworth. Nous aurons plein de choses à nous dire dans un avenir proche. Très proche, même, car votre oncle m’a convié à une séance de travaux pratiques ce soir. Vous me permettrez peut-être de vous présenter quelques-unes de mes théories ?

Nouvelle vague cramoisie sur mes joues.

– Vos théories ? À quel sujet ?

– Sur votre présence scandaleuse dans cette salle, par exemple, lança-t-il en souriant. Des jeunes filles si singulières, on n’en voit pas tous les jours.

La chaleur amicale que je commençais à éprouver gela comme un étang en plein hiver. Il semblait ignorer son attitude exaspérante, souriant pour lui-même sans se soucier du reste du monde.

– Quand je résous une énigme, j’adore constater que j’avais vu juste.

Je ravalai ma réplique et me contentai de lui faire un sourire tendu. Tante Amelia aurait été fière de me voir appliquer ses leçons de bienséance.

– Je me réjouis d’avance d’entendre votre éblouissante théorie sur mes choix personnels, monsieur... ?

– Jeunes gens ! aboya mon oncle. Je vous prie de rédiger votre théorie sur le meurtre de Mlle Mary Ann Nichols pour la leçon de demain.

Thomas me fit un dernier sourire diabolique avant de retourner à sa place. En fermant mon cahier et rangeant mes affaires, je songeai que ce garçon serait peut-être aussi mystérieux et insoluble que l’affaire elle-même.

CHAPITRE 3
THÉ ET AUTOPSIES

RÉSIDENCE DES WADSWORTH,
BELGRAVE SQUARE, LONDRES
31 AOÛT 1888

– Où cours-tu donc, à une heure pareille ?

Mon père, qui se tenait près de l'horloge à pendule du vestibule – il parlait d'un ton aussi rigide que la mécanique de cette antiquité –, consulta sa montre de gousset. Mon oncle et lui n'avaient que quelques années de différence d'âge et, récemment encore, ils auraient pu passer pour des jumeaux. Un muscle de sa mâchoire carrée trembla. Il préparait des questions plus graves. J'eus soudain envie de remonter l'escalier en courant.

– Je... j'ai promis à oncle Jonathan d'aller prendre le thé chez lui. (Tandis que mon père inspirait profondément, j'ajoutai posément :) Refuser son invitation aurait été impoli.

La porte du petit salon s'ouvrit et mon frère entra comme un rayon de soleil qui fend le ciel gris. Quand il comprit la situation, il s'arrêta net.

– Ma parole, tout le monde est fou de joie, cet après-midi ! Faites-moi donc un vilain regard, mon bon monsieur. Ah, voilà

qui est mieux ! s'écria-t-il quand notre père prit un air renfrogné. C'était parfait, Papa.

– Nathaniel, avertit Papa en nous observant froidement tour à tour, notre discussion ne te concerne pas.

– On a peur de laisser mademoiselle sortir de son refuge, encore une fois ? Il ne faudrait pas qu'elle attrape la varicelle. Oh, attends... (Nathaniel inclina la tête.) C'est déjà fait, non ?

D'un geste théâtral, il me saisit le poignet pour me prendre le pouls, puis recula.

– Dieu soit loué, Papa. Elle est vivante !

D'une main tremblante, Papa se tamponna le front avec son mouchoir, ce qui ne laissait présager rien de bon. D'habitude, un quolibet de Nathaniel suffisait à effacer son inquiétude. Ce soir-là, ce n'était pas le cas. Je remarquai malgré moi, autour de sa bouche, des rides inconnues qui le faisaient grimacer. S'il avait bien voulu oublier quelques-uns de ses soucis, son visage aurait rajeuni de dix ans. Des cheveux gris de plus en plus nombreux se glissaient entre ses mèches blondes.

– J'étais en train de dire à Papa que j'ai fait atteler la voiture, expliquai-je avec le plus de bonne humeur possible, sans m'attarder sur l'atmosphère tendue. Je vais chez oncle Jonathan.

Nathaniel claqua ses mains gantées et sourit largement. Il soutenait ma décision de suivre des leçons de médecine. En partie parce que mes convictions modernistes – selon lesquelles une jeune fille est parfaitement capable d'avoir un métier et d'entrer en apprentissage – l'amusaient au plus haut point.

Son goût du débat aurait fait de lui un avocat parfait, mais, par manque de motivation, il avait fait fausse route. Sous l'effet de diverses lubies, il avait déjà étudié la médecine, pendant quelques mois, puis les arts, avant de s'efforcer, non sans

douleur, de devenir violoniste – mettant à rude épreuve tous ceux qui l’avaient écouté faire ses gammes.

Toutefois, en tant qu’héritier de la fortune familiale, il n’avait pas besoin d’apprendre un métier. Les cours n’étaient qu’un moyen de tuer le temps, en attendant d’aller boire avec ses amis vaniteux.

– Mais oui, ça me revient : j’ai entendu oncle Jonathan en parler, au début de la semaine. Moi-même, j’ai dû décliner son invitation, hélas. Je dois me concentrer sur mes études.

Il tira sur ses gants et frotta son costume, puis recula, rayonnant.

– Ta tenue est exceptionnelle, compte tenu du temps qu’il fait et de l’événement à fêter. Dix-sept ans aujourd’hui, c’est bien ça ? Tu es ravissante. N’est-ce pas, Papa ?

Mon père m’examina. Il cherchait probablement un prétexte pour m’empêcher d’aller chez mon oncle, et il n’en trouvait pas. J’avais déjà posé dans la voiture des vêtements plus modestes. Puisqu’il n’avait aucune preuve que je me livrerais à des actes inavouables sur des morts et m’exposerais à des infections, il ne pouvait pas me retenir.

J’étais vêtue convenablement, pour l’heure du thé : ma robe en soie moirée était couleur coquille d’œuf, comme mes chaussons, et mon corset était assez serré pour que je m’en souvienne à chaque respiration.

Je me réjouis soudain de porter des gants roses : c’était une manière élégante de cacher mes mains moites.

Papa se passa lentement la main sur le visage.

– Puisque c’est ton anniversaire, je te permets d’aller prendre le thé là-bas, à condition que tu ne rentres pas tard. Il n’est pas question que tu te rendes ailleurs. Ni que tu participes à ces... (sa main voleta comme un oiseau blessé) activités auxquelles ton oncle se livre. C’est compris ?

Je hochai la tête, soulagée, mais il n'avait pas terminé.

– S'il arrive quoi que ce soit à ta sœur, lança-t-il à mon frère, je t'en tiendrai pour responsable.

Papa soutint le regard de Nathaniel encore un moment, puis quitta la pièce à grands pas. Sa silhouette disparut dans le couloir et il finit par claquer derrière lui la porte de son bureau. Je savais qu'il ne tarderait pas à allumer un cigare et resterait enfermé jusqu'au matin, à ressasser des souvenirs de Maman jusqu'à sombrer dans un sommeil tourmenté.

Je me tournai vers Nathaniel, qui sortait son peigne en argent préféré pour le passer dans ses cheveux. Il ne laissait jamais la moindre mèche blonde rebiquer, de peur que l'Univers se mette à tourner à l'envers, peut-être.

– Il fait un peu chaud pour porter des gants de cuir, non ? demandai-je.

Il haussa les épaules.

– Je vais sortir, dit-il.

J'avais envie de parler avec lui, mais je devais honorer mon rendez-vous. Mon oncle, réglé comme du papier à musique, ne tolérait pas le retard. Le fait que ce soit mon anniversaire n'y changerait rien.

Pour ma part, je ne pensais pas que les morts m'en voudraient d'être dépecés et étudiés cinq minutes plus tard ; mais je garderais cela pour moi. J'allais au laboratoire pour être formée, et non pour réveiller le démon caché au fond de mon oncle.

La dernière fois que j'avais violé cette règle, il m'avait condamnée à balayer de la sciure imbibée de sang pendant un mois. Je ne tenais pas à être punie une seconde fois. Le sang m'avait coloré les ongles et j'avais eu du mal à les nettoyer avant le dîner. Heureusement, tante Amelia n'était pas chez nous ce soir-là ; si elle avait vu ça, elle se serait évanouie.

– Si on déjeunait ensemble, demain ? proposai-je. Je demanderai à Martha de nous préparer un panier, et on pique-niquera à Hyde Park, si tu veux. On pourrait même faire le tour du lac Serpentine.

Nathaniel me sourit avec un peu de tristesse.

– Tu veux bien repousser ça à la semaine prochaine ? Quand même, j’aimerais savoir ce que vous faites, tonton Cadavre et toi, dans cette petite maison des horreurs. (Ses yeux scintillèrent.) Je trouve inquiétant que tu voies tant de sang. Cela n’a rien de bon pour le caractère fragile d’une femme.

– Ah ? Dans quel dictionnaire médical explique-t-on qu’une femme n’y résiste pas, dis-moi ? L’âme d’un homme est donc faite d’une autre matière ? J’ignorais que mes entrailles étaient en coton et les tiennes en acier trempé.

Il baissa la voix pour aborder ce qui le souciait réellement :

– Papa deviendrait fou s’il découvrait ce que tu fais. Il vit dans son propre monde, en ce moment. Ses crises deviennent... inquiétantes.

– Comment ça ?

– Je... je l’ai surpris en train d’aiguiser des couteaux en parlant tout seul, l’autre matin. Il croyait que nous étions encore couchés. (Il se frotta les tempes et son sourire s’éteignit.) Il compte peut-être poignarder les microbes avant qu’ils passent la porte.

C’était une nouvelle troublante. La dernière fois que Papa avait agi ainsi, il m’avait forcée à mettre un masque avant de sortir, pour m’éviter d’inhaler des microbes contagieux. Je suis loin de céder à l’orgueil, mais ce jour-là, j’avais attiré des regards très déplaisants. Je ne tenais pas à revivre ce supplice.

Avec un sourire forcé, je répondis :

– Tu te fais trop de souci.

J’embrassai mon frère avant de gagner la porte, en ajoutant d’une voix plus légère :

– Fais attention, sinon, tu perdras tes beaux cheveux.

Cela fit pouffer Nathaniel.

– J’en prends bonne note. Bon anniversaire, Audrey Rose. Je te souhaite sincèrement de réussir, quoi que tu fasses. Sois prudente, quand même. Tu sais que notre oncle est parfois un peu... fou.

* * *

Vingt minutes plus tard, au laboratoire, je tentais de m’acclimater à une odeur cauchemardesque.

La chair morte diffusait un effluve si écœurant qu’il fallait forcément quelques minutes pour s’y habituer. Celui des corps frais et non blessés était semblable à celui d’un poulet. Il était plus difficile d’ignorer les corps datant de quelques jours, même si on avait de l’expérience.

Mary Ann avait été assassinée la veille et une forte odeur de rat mort confirmait qu’on lui avait infligé des blessures brutales. Je priai en silence pour le repos de son âme tourmentée et de son corps ravagé, avant de marcher jusqu’au milieu de la salle.

Au plafond, la lampe à gaz projetait des ombres sinistres ; deux silhouettes familières étaient penchées vers un cadavre étendu sur la table d’autopsie. Je n’eus pas de mal à deviner que le corps était celui dont nous avions parlé pendant notre leçon, ni que la personne supplémentaire était mon exaspérant camarade.

L’expérience m’avait appris qu’il ne fallait pas interrompre mon oncle pendant une analyse. Il se remit à décrire devant Thomas – avec encore plus de détails – le cou mutilé. Cette femme avait quelque chose de familier, et je ne pus m’empêcher d’imaginer ce qu’elle avait vécu avant de finir devant nous.

Ceux qui l’avaient aimée – un mari, des enfants ? – avaient peut-être du chagrin et ne lui reprochaient plus d’être tombée si bas.

La mort agissait sans critères moraux. Elle emportait aussi bien les reines que les prostituées et laissait souvent les vivants dans le regret : qu'aurions-nous changé si nous avions su que la fin était si proche ? Je repoussai ces idées. J'étais tentée d'ouvrir la porte à mes émotions, et il ne le fallait surtout pas.

Heureusement, j'avais tout ce qu'il fallait pour me changer les idées. Tout autour de la salle, des étagères en acajou étaient garnies de centaines de bocaux d'échantillons. Ils avaient été soigneusement catalogués et rangés par ordre alphabétique – je venais d'achever cette tâche, que mon oncle m'avait confiée à l'automne. En tout, j'avais dénombré près de sept cents pièces ; cela représentait une collection remarquable pour un musée, et plus encore pour une maison privée.

Je passai un doigt sur l'étiquette la plus proche ; rédigée de ma main en lettres cursives, elle indiquait qu'il s'agissait d'une grenouille en coupe transversale. L'odeur ammoniacquée du formol envahissait la salle et se mêlait à celle de la putréfaction, et pourtant, elle était étrangement apaisante. Je soulevai sans bruit le foie que j'avais prélevé la veille pour le poser sur une étagère. Pour la première fois, c'était moi qui enrichissais la collection.

Mon regard s'attarda sur ce qui devait être la tenue de Mlle Nichols. Les taches de sang étaient presque invisibles sur le tissu sombre, mais il y en avait forcément, après l'attaque qu'elle avait subie. Des bottines à lacets, couvertes de boue, avaient sali la table sur laquelle elles étaient posées. Signe de pauvreté, elles étaient plutôt usées.

Un frisson – sans rapport avec la scène macabre qui se déroulait à l'autre bout de la pièce – descendit le long de mon dos. Il était essentiel de garder une faible température dans cette partie de la maison ; sinon, les corps auraient pourri trop vite.

Ma robe flottante en mousseline me protégeait mal de l'air froid, mais c'était une meilleure tenue de travail que ma robe corsetée. Tant pis si je grelottais.

D'un regard, je scrutai le mur d'en face, garni de revues médicales et d'outils qui auraient effrayé un observateur non-averti. La lame du couteau d'amputation, recourbée comme une faux, les scies à os, les grosses seringues en verre et en métal auraient eu leur place dans un roman gothique, comme *Frankenstein*, que nous adorions, Nathaniel et moi. On aurait pu croire ces instruments conçus par le diable, à condition de se laisser séduire par des superstitions de ce genre... comme Papa.

Le silence fut rompu quand mon oncle énonça les relevés de base – taille, sexe, couleur des cheveux et des yeux –, tout en étudiant le corps pour y chercher d'autres lésions. Des faits que j'avais déjà consignés dans mon carnet.

Thomas rédigeait un relevé médical avec une précision d'horloger, les doigts encore plus tachés d'encre que pendant le cours. En général, c'était moi qui prenais des notes pendant ces séances. J'attendis patiemment, en respirant l'air chimique et en écoutant le bruit des chairs qu'on manipule, ignorant mon estomac barbouillé. Il me fallut un certain temps pour maîtriser mes nerfs.

Quelques respirations plus tard, mon oncle m'aperçut et me fit signe de prendre un tablier avant de les rejoindre.

En m'approchant du cadavre, je sentis qu'un mur séparait mon cœur et ma tête, laissant mes émotions dehors. Une fois penchée sur la dépouille, je ne la considérai plus comme un individu qui avait connu la vie. Je ne vis qu'une carcasse, et ma curiosité s'imposa.

Celle qui avait été une jolie femme était devenue un corps sans visage, comme ceux sur lesquels je m'étais fait la main au cours de l'été. Des bandes de toile couvraient certaines parties

de son corps, par pudeur, même s'il ne lui restait plus grand-chose de pudique.

Sa peau était encore plus pâle que la porcelaine fine dont Maman avait hérité de sa grand-mère revenue des Indes, sauf le long du menton, où une contusion avait laissé une tache noire. Une vie rude avait privé cette femme de la douceur que je devinais en elle, et la mort elle-même l'avait emportée sans tendresse.

Au moins, elle avait les yeux fermés. C'était tout ce qu'elle avait d'à peu près paisible. Selon mon oncle, il lui manquait cinq dents et sa langue avait été entaillée, ce qui indiquait qu'on l'avait frappée, donc étourdie ou assommée, avant de l'égorger. Ces lésions-là étaient les plus légères.

Mes yeux descendirent le long de son abdomen, gravement blessé du côté gauche.

Oncle Jonathan n'avait pas noirci les faits, pendant son cours : il y avait une entaille irrégulière et très profonde. Des coupures plus modestes longeaient le côté droit du torse, mais elles semblaient nettement moins graves.

Je compris pourquoi mon oncle pensait que le tueur était peut-être ambidextre. Sur le menton de la femme, des bleus indiquaient qu'on lui avait tenu la tête de la main gauche, et l'incision qui courait sur son flanc gauche avait vraisemblablement été faite de la main droite. Ou alors, le bourreau n'avait pas agi seul...

Je secouai la tête et me concentrai sur la partie supérieure du corps. Au niveau du cou, les coups de couteau montraient la violence de l'offensive. Libérée de mes émotions, je n'eus pas de mal à les examiner, et je me demandai un instant si tante Amelia verrait là un nouvel accroc à ma moralité. « Une demoiselle entretient ses dentelles et ignore le scandale », disait-elle.

Je rêvais qu'un jour les demoiselles puissent porter de la dentelle et se maquiller à leur guise – ou bien ne pas se maquiller et

s’habiller en sacs de toile, si elles le voulaient –, tout en exerçant le métier de leur choix sans que cela soit jugé inconvenant.

Mon oncle fit un bond en arrière et éternua. La peur de contracter une maladie portée par l’air ambiant me revint. Je me ressaisis. Non, les craintes de mon père n’allaient pas m’envahir ni m’empêcher de faire ce que j’avais à faire.

Oncle Jonathan claqua des doigts en montrant l’un des quatre scalpels posés sur un plateau métallique. Je le lui tendis, puis ramassai l’un après l’autre les outils qu’il avait utilisés, pour les plonger dans un bain d’alcool. Quand vint le moment de l’ablation, j’avais déjà préparé les plateaux spécifiques et le bocal à échantillon, sans qu’il ait besoin de me le demander.

Je connaissais mon travail.

Il me remercia d’un grognement puis pesa les prélèvements.

– Le rein gauche pèse cent trente-sept grammes.

Thomas nota l’information, puis attendit la suivante. Concentré sur sa tâche, il était muet, et j’étais moi-même invisible, un peu comme un meuble que l’on ne remarque pas tant qu’on ne s’en sert pas.

– Le rein droit est plus modeste, environ cent vingt grammes.

Mon oncle préleva une portion de chaque organe et les plaça dans des boîtes de Petri, en vue de futures analyses : le cœur, le foie, les intestins, le cerveau. Son tablier, d’un blanc immaculé, devint peu à peu rougeâtre, et pourtant, il se lavait méthodiquement les mains après chaque dissection pour éviter de contaminer les éléments. Rien ne prouvait qu’une telle contamination pût advenir, mais il avait ses propres théories sur la question. « Au diable les conventions, braillait-il. Je sais ce que je sais. »

Vu de loin, il ressemblait à un boucher. Une fois morts, les êtres humains n’étaient guère que des animaux, sauf qu’on les dépeçait au nom de la science et non pour se nourrir.

Tout le monde se ressemble, une fois dépouillé.

L'absurdité de mes idées me fit presque pouffer de rire. Deux fois par an, tante Amelia venait chez nous avec Liza, ma cousine. Elles profitaient de leur séjour pour me présenter des jeunes filles de mon âge lors de réceptions gourmandes, à l'heure du thé. Tante Amelia espérait qu'ensuite, je les fréquenterais spontanément, mais j'en étais loin. Ces demoiselles ne pensaient pas comme moi, et c'était précisément pour cela que je déclinais leurs invitations depuis des mois. Je ne supportais pas leur regard apitoyé, et je ne voyais vraiment pas comment leur raconter mes soirées. Pour certaines, tremper un couteau à beurre dans un pot de confiture était un acte abominable. Elles auraient été plus qu'horrifiées si elles m'avaient vue planter mon scalpel dans de la chair sanguinolente !

Une matière froide et humide s'infiltrait dans mes semelles. Je n'avais pas remarqué que je piétinais dans le sang. Je filai chercher un sac de sciure que je répandis par terre comme une fine couche de neige brune. J'allais devoir me débarrasser de mes chaussures avant de rentrer chez moi ; inutile d'alarmer ma nouvelle femme de chambre, moi qui revenais régulièrement souillée après une journée de travail.

Mon oncle claqua des doigts pour me ramener à la tâche.

Je désinfectai et rangeai sur l'étagère la scie dont il s'était servi pour ouvrir le crâne ; l'autopsie était finie. Oncle Jonathan recousit le corps comme un tailleur qui aurait appris à travailler la chair et non la toile. Je le regardai recoudre une incision en Y, la plaie cramoisie remplacée par du fil noir.

Du coin de l'œil, je vis Thomas dessiner frénétiquement le corps dans son état final. Son crayon ralentissait puis redémarrait sur le papier. Malgré moi, je dus admettre que son croquis était remarquable. Les détails qu'il notait ainsi nous aideraient pendant nos recherches, une fois le corps rendu à la morgue.

– As-tu reconnu la défunte, Audrey Rose ?

Mon attention se reporta sur mon oncle. Il ôtait son tablier, les yeux rivés sur les miens. Je me mordis les lèvres, le temps d'étudier le visage mutilé de la femme. J'étais tenaillée par l'idée qu'il me disait quelque chose, sans saisir quoi. Je secouai lentement la tête, prise de court.

– Elle a travaillé chez toi. Brièvement.

La honte me saisit – je ne reconnaissais toujours pas cette malheureuse. C'était lamentable : elle avait logé à la maison, et je ne l'avais même pas remarquée. Mary Ann méritait mieux que ça. De ma part, et de la part du monde entier. Je me sentis littéralement accablée. Mon oncle se tourna vers l'évier.

– Ça remonte peut-être au moment où tu étais malade.

Intrigué, Thomas m'examina comme s'il cherchait sur mon corps les séquelles d'une longue maladie. Qu'est-ce que ça pouvait lui faire ? Il s'inquiétait probablement des dangers auxquels je risquais de l'exposer. Les joues en feu, je m'activai à ranger les spécimens.

– Qu'avez-vous appris de notre petit exercice du jour, l'un et l'autre ? Auriez-vous des hypothèses à avancer ?

Oncle Jonathan me tira de mes pensées. Il frottait ses mains et ses avant-bras avec un pain de savon désinfectant.

Je sautai sur l'occasion pour m'exprimer, puisque nous n'étions pas entourés d'étudiants. J'étais ravie, au fond, d'exposer mes théories devant Thomas. Je tenais à lui montrer qu'il n'était pas le seul capable de réfléchir.

– Le responsable du meurtre est initié à la médecine, d'une manière ou d'une autre, dis-je. Il s'agit peut-être même d'un étudiant en médecine légale. Ou, du moins, d'une personne qui a suivi des cours de chirurgie.

Mon oncle hocha la tête.

– Bien. Continue.

Ainsi stimulée, je me mis à tourner autour du corps.

– La femme a pu être saisie au niveau du visage, avant d’être assommée. (Je songeai aux entailles et aux parties de son corps qui avaient été lésées.) En outre, elle a été déplacée. Notre meurtrier a dû s’isoler pour la mutiler tranquillement.

En imaginant notre ancienne bonne recevoir des coups, puis être traînée jusque dans un cellier perdu ou un autre lieu humide et obscur, je sentis ma peau se hérissier. Certes, je ne me souvenais pas d’elle, mais le simple fait de penser qu’elle avait vécu, respiré et travaillé chez moi me donnait l’impression d’être responsable, d’une manière ou d’une autre. Je voulais l’aider dans la mort, puisque je n’avais rien fait pour elle dans la vie. Peut-être serait-elle encore vivante et respectable si j’avais eu le cran de m’opposer à la manie qu’avait Papa de changer de bonne au bout de quelques semaines.

Je serrai les poings sur mes hanches. Je refusais, purement et simplement, que l’on traite une femme avec tant de cruauté. Je comptais tout essayer pour résoudre l’affaire, pour le bien de Mlle Nichols. Et celui des autres femmes sans voix que la société ignorait.

Maman n’aurait pas fait autre chose.

Ma pensée se vida pour revenir à l’atroce réalité qui se trouvait devant nous. J’ajoutai :

– Il lui a forcément tranché la gorge dans un lieu où une mare de sang pouvait passer inaperçue. Peut-être l’a-t-il emmenée près de l’abattoir.

Debout près du corps, Thomas ricana. D’un bond, je me tournai vers lui pour le foudroyer du regard, tout en dénouant mon tablier d’un geste furieux avant de le jeter dans le panier à linge. Je me sentis rougir une fois de plus, et j’espérai qu’il interprète cela dans le mauvais sens.

– Qu’y a-t-il de drôle là-dedans, monsieur... ?

Il se ressaisit.

– Thomas Cresswell, pour vous servir, mademoiselle Wadsworth. (Il se pencha pour mimer un début de révérence, reprit toute sa hauteur et sourit.) Je vous trouve amusante, car vous confiez une tâche impressionnante à notre meurtrier. La traîner jusqu'à l'abattoir après s'être donné la peine de l'assommer... (Il tiqua.) Ce n'était pas nécessaire.

– Je vous demande pardon, mais vous ne...

Thomas referma son cahier de dessin et fit le tour du cadavre en parlant à la cantonade.

– Il aurait été plus facile de l'entailler au bord de la Tamise, puis de s'y laver les mains et d'y jeter les pièces à conviction. Et je ne parle même pas de la boue collée à ses semelles, conclut-il en montrant les bottines tachées.

Je plissai le nez comme s'il y avait dans l'air une odeur encore plus pénible que celle de la chair pourrie. Je n'avais pas fait le rapport entre la gadoue et les bords humides du fleuve. Pire encore, Thomas l'avait fait, lui.

– Il n'a pas plu depuis près d'une semaine, reprit-il, et il existe plus d'un recoin obscur, près de la Tamise, où celui qu'on surnomme « Tablier-de-Cuir » aurait pu sévir.

– Selon vous, l'idée qu'il ait tué cette femme à l'abattoir est ridicule, relevai-je en fronçant les sourcils. Et pourquoi parlez-vous d'un tablier de cuir ?

– Vous n'avez donc pas lu le journal de cet après-midi ? (Thomas m'examina comme si j'étais un spécimen à disséquer.) Lustrer ses chaussons de soie est moins important qu'identifier un meurtrier assoiffé de sang, il me semble. Et pourtant... regardez les vôtres, tout tachés et ensanglantés. Votre intérêt pour la science n'est-il donc qu'un prétexte pour chercher un mari ?

Il répondit à mon air renfrogné par un sourire narquois.

– Je suis certain que votre oncle voudrait bien arrêter ses recherches pour nous chaperonner. (Il se tourna.) N'est-ce pas,

docteur ? Mademoiselle votre nièce est charmante, je dois le reconnaître.

Je détournai le regard. J'étais partie si vite que j'avais oublié d'enfiler des souliers moins frivoles. Mettre des chaussons de soie n'avait rien de mal, pourtant. Si je voulais les porter pour participer à un examen *post mortem*, cela ne regardait que moi. J'allais peut-être les prendre à chaque fois, désormais, juste pour contrarier Thomas.

– Vous semblez maîtriser pleinement le mode de pensée de ce criminel, dis-je d'une voix sucrée. Nous devrions nous pencher sur vos activités de ce soir-là, monsieur Cresswell, qui sait ?

Il me contempla, les sourcils froncés. Je ravalai ma salive sans détourner le regard. Au bout d'une minute, il hocha la tête comme s'il venait de se faire une opinion.

– Si vous comptez me suivre la nuit, mademoiselle Wadsworth, riposta-t-il en se penchant vers mes pieds, je vous conseille de mieux vous chauffer.

J'ouvris la bouche, mais M. Thomas Cresswell reprit la parole avant moi. Effrontément.

– Ce sont les journalistes qui ont inventé ce surnom.

Il fit le tour de la table d'examen pour s'approcher. J'aurais voulu reculer, mais son regard magnétique m'en empêchait. Il s'arrêta devant moi, les traits un peu moins sévères, et mon cœur s'emballa.

Je souhaite bien du courage à la jeune fille que ces yeux-là fixeront. Il affichait une fragilité de petit garçon, aussi puissante que désarmante. Heureusement, je n'étais pas de celles qui se laissent abuser par un beau visage. S'il comptait gagner mon affection, il lui restait du travail.

– Pour répondre à votre question précédente, docteur Wadsworth, dit-il en détachant son regard du mien et en adoptant un ton plus sérieux, je suis certain que l'affaire ne fait que

commencer. Ce que nous voyons là, c'est le travail d'un tueur professionnel. Un homme doué d'un tel talent de chirurgien ne se contentera pas d'un seul meurtre.

Il esquissa un sourire quand il nota mon expression incrédule.

– À sa place, ça ne me satisferait pas. Une goutte de sang chaud ne saurait suffire, mademoiselle Wadsworth.